

Cartes postales

Michel Biron

Le bavardage dans la littérature québécoise

Volume 21, Number 3 (63), printemps 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201268ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201268ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Biron, M. (1996). Cartes postales. *Voix et Images*, 21 (3), 594–597.

<https://doi.org/10.7202/201268ar>

Cartes postales

Michel Biron, Université d'Ottawa

Francine D'Amour et Monique Proulx appartiennent à la même génération et ont des expériences d'écriture qui se ressemblent à bien des égards. Leur dernière œuvre, publiée chez le même éditeur¹, renforce cet effet de génération, tant sont visibles les correspondances entre l'une et l'autre. À cause de Montréal sans doute, qui est au cœur des deux textes, mais, plus encore, parce que ceux-ci se composent de plusieurs récits différents et juxtaposés, comme si, dans les deux cas, il n'était plus possible de réunir des individus autour d'une intrigue commune et que le héros ne pouvait plus assumer la fonction intégrante qui fut la sienne. Le monde contemporain n'est guère perceptible que par fragments multiples et irréconciliables.

Malgré ce constat initial similaire, le pari des deux prosatrices est inverse, l'une ayant choisi le roman, l'autre la nouvelle. Au prix d'un évident effort de construction, Francine D'Amour cherche le moyen de donner la plus grande unité à ce qui justement s'y refuse tandis que Monique Proulx, loin de vouloir résister au morcellement, y consent avec enthousiasme, sans arrière-pensée. Avec un souci minimal de cohérence, la nouvelle permet une sorte de plaisir de la dispersion alors que le roman exige des intersections plus franches, par où se rencontrent les personnages.

Commençons par le roman, qui s'impose les règles les plus strictes.

Unité de temps: un samedi, 15 septembre; unité de lieu: l'avenue du Parc; unité d'action: presque rien. Une journée, une rue au centre de Montréal, une histoire privée de toute intensité dramatique. L'héroïne, Dominique Légaré, est une fausse héroïne qui, du haut de son balcon, à l'aube d'un week-end ordinaire, s'imagine participant au théâtre de la vie urbaine, dont elle n'est habituellement que la spectatrice: «Je me bercerais de l'illusion d'en avoir été en me remémorant les événements de cette journée au cours de laquelle il ne me sera comme d'habitude rien arrivé.» (p. 14) Son point de vue ouvre et ferme le roman, mais il ne contient pas ceux des autres personnages, qui existent indépendamment du sien. Le principe d'organisation du roman excède donc le poste d'observation que le personnage semble offrir au lecteur, car nous en savons beaucoup plus qu'elle sur chacun des êtres qu'elle côtoie. Il n'y a plus de regard englobant, porteur de vérité, capable de former le monde en un tout cohérent: il n'y a que des regards croisés, placés à des distances variables de leur objet. Ainsi l'intérêt du roman ne tient pas à l'intensité subjective de cette Dominique Légaré au nom banal, mais au recouplement plus ou moins complet des différents points de vue autour de «lieux communs», que ce soit le salon de coiffure que chacun fréquente tour à tour ou les funérailles du patron de l'anti-héroïne.

Correctrice d'épreuves dans une «vénérable» maison d'édition montréalaise (ça existe?), Dominique Légaré sait bien que son principal problème, en tant que personnage de roman, c'est précisément de n'avoir pas d'histoire. Elle s'en confesse même à son docteur: «Je n'ai pas d'histoire mon cher docteur je n'en ai jamais eu et je désespère d'en avoir une avant de mourir.» (p. 31) Ce qui ne l'empêche pas d'avoir une aventure inattendue avec un photographe qui prépare une exposition intitulée «Fin de saison». Ce n'est pas un hasard si cette experte en livres, qui ne cesse de confondre personnes et personnages, vie et fiction, rencontre précisément un photographe, un spécialiste de l'image. Lui et elle partagent la même obsession, celle d'observer les gens qui vont et viennent le long de l'avenue du Parc. Les deux sont voyeurs et la question que soulève la photographie est celle qui sous-tend justement l'écriture du roman: «En examinant les planches de contacts qu'il obtiendra, peut-être découvrira-t-il le fil conducteur reliant les uns aux autres les personnages qui figurent au tableau de chasse de ce samedi.» (p. 187) Tout le problème de l'art passe par ce fil conducteur qui donnerait aux différents portraits une histoire commune. En ce sens, la photographie constitue peut-être la forme d'art qui symbolise le mieux la difficulté actuelle d'écrire une histoire. Mais c'est un modèle quelque peu illusoire (le photographe et la littéraire se rencontrent pour mieux se séparer ensuite), qui ne rachète aucunement la perte du récit. Au prix d'un titre vague ou symbolique (comme «Fin de saison»), le photographe peut espérer s'en

tirer; le romancier, lui, parce qu'il a affaire au langage plutôt qu'à l'image, sera toujours tenu de répondre à la question qui est au centre du projet de Francine D'Amour: comment susciter l'intérêt romanesque lorsqu'il ne se passe «presque rien»?

*
**

Si le chronotope est resserré à l'extrême dans le roman, pour compenser la dispersion du sens et assurer la lisibilité du texte, il en va un peu autrement dans les nouvelles de Monique Proulx, qui n'ont pas à chercher longtemps leur fil conducteur: Montréal. Il y a toute une ville ici, une ville cosmopolite et jeune, peuplée de mendiants, de prostituées, d'écrivains, de journalistes, de couples, de célibataires, d'Anglais, d'Italiens, de Haïtiens et même d'un Français au nom prédestiné (Nicolas Tocqueville). Au chronotope statique de *Presque rien* s'oppose et correspond tout à la fois une ville saisie par le mouvement même de l'écriture, «une ville qui n'arrête pas de changer» (p. 164). Dans la nouvelle qui donne son drôle de titre au recueil, un adolescent prénommé Laurel cherche à décrire Montréal: «Laurel écrit tout. Il n'est installé dans le quartier que depuis une semaine, mais dix pages de son cahier rouge débordent déjà de commentaires et de ratures. Dans trois mois, il aura suffisamment amassé de matériel pour commencer un livre, un vrai livre sur le vrai visage désolant du nouveau Montréal.» (p. 157) Laurel est un Montréalais francophone de souche et ce n'est pas sans inquiétude qu'il redécouvre, via l'écriture,

la ville de son enfance transformée de l'intérieur, pleine d'étrangers assemblés notamment autour de l'avenue du Parc, véritable microcosme du «nouveau Montréal»: «Il a jeté son cahier rouge dans la poubelle. Il ne sait rien, il faut repartir à zéro.» (p. 168)

Entre le dynamisme de la ville et la frénésie d'écriture de ce personnage, Monique Proulx établit une correspondance nécessaire qui se vérifie dans sa propre écriture. Tout va vite dans ces nouvelles, tout est, pour reprendre une formulé du recueil, d'une «énergie impérissable» (p. 91). Mais comment expliquer que cette folie de Montréal se traduise au bout du compte par un sentiment d'extrême conformité, comme si la fiction ne parvenait pas à se détacher des «clichés» journalistiques, de cette «gracieuse modernité de carte postale» (p. 163) qui fascinait tant Laurel? La nouvelle modernité, celle des mendiants de la rue Sainte-Catherine et des immigrants de l'avenue du Parc, n'est-elle pas aussi, à sa façon, une modernité de carte postale, moins gracieuse certes, mais tout aussi limitée par l'image qu'elle suggère? À l'inverse de son livre précédent, *Homme invisible à la fenêtre* (Boréal, 1993), ici tout est visible, trop visible. L'idée précède le personnage et lui enlève toute sa substance, le réduisant à être cela même qu'on attend de lui. Ainsi, l'immigrant demande: «Combien de temps serons-nous donc appelés à justifier notre existence, combien de temps encore?» (p. 97) Le travailleur malpropre venu changer un chèque dans une banque comprend qu'il n'est pas de la même classe que les autres clients: «Le chèque est bon,

sans nul doute. Ce n'est que lui qui ne l'est pas.» (p. 72)

Bons sentiments, clins d'œil à des personnalités connues de Montréal, clichés idéologiques: et la littérature dans tout cela? Certaines nouvelles collent de si près à l'actualité montréalaise qu'elles n'évitent pas le pire des reproches adressés à la littérature: ce sont des nouvelles à thèse. Cela donne, par exemple, «Oui or no», l'histoire double «d'une femme qui rencontre un homme sans le rencontrer vraiment» et «d'un petit pays confus encastré dans un grand pays mou» (p. 169). Si l'on ajoute que la femme est québécoise et l'homme torontois, on aura compris à quel point cette allégorie, soi-disant critique, n'est en fait que la reprise d'une image qui circule un peu partout depuis nombre d'années, tant chez les journalistes que chez les politiciens. L'idée, voire l'idéologie, tue le personnage.

*
**

La difficulté d'inventer des personnages romanesques forts, des héros problématiques comme les appelait Lukács, semble affecter jusqu'à des œuvres plus conventionnelles, comme le dernier roman de François Gravel, *Miss Septembre*². À côté des personnages de Francine D'Amour et de Monique Proulx, qui vont et viennent de l'avenue du Parc à la rue Laurier, le lieutenant Brodeur a l'air de sortir d'un autre âge: il fume beaucoup et boit trop de café. Il est vrai qu'il préfère l'espresso, ce qui témoigne d'un goût peu commun sans doute chez les policiers de Montréal, mais, pour le reste, il

appartient à un univers ancien, celui du roman traditionnel, avec l'argent et le sexe à la clef. Le roman délaisse cependant cet enquêteur raffiné au profit de Geneviève, jeune danseuse de bonne famille qui réalise un vol audacieux dans un guichet des Laurentides. Puis, au lieu de continuer avec ces deux protagonistes originaux, voués à se rencontrer un jour, le roman s'égare inexplicablement parmi les personnages secondaires,

de l'ancien ami de Geneviève aux amis de ce dernier, tous moins intéressants les uns que les autres. Il se ressaisit un peu vers la fin et sauve la mise, de justesse.

-
1. Francine D'Amour, *Presque rien*, Montréal, Boréal, 1996, 271 p. ; Monique Proulx, *Les Aurores montréalaises*, Montréal, Boréal, 1996, 244 p.
 2. François Gravel, *Miss Septembre*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1996, 223 p.